

INSTRUCTION PASTORALE

du 21 février 1886

SUR LA DÉVOTION DU CHEMIN DE LA CROIX

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

La rédemption est le dogme fondamental de la religion chrétienne. Tout se résume dans ce grand acte par lequel s'expliquent également le passé et l'avenir du genre humain. Bien plus : c'est Dieu lui-même qui, par ce fait immense, se révèle à nous dans les profondeurs de sa vie intime, en nous faisant connaître l'existence et

l'action des trois personnes divines dans l'unité d'une seule et même nature. Avec le sacrifice d'un Dieu fait homme pour racheter nos fautes, nous comprenons toute la gravité et toutes les conséquences de la chute originelle, comme, d'autre part, nous entrevoyons les destinées glorieuses que de tels mérites nous préparent et nous assurent à jamais. La croix de Jésus-Christ s'élève donc au milieu des âges comme le point culminant de la doctrine et de l'histoire. C'est au Calvaire que vient aboutir l'ancien Testament, avec ses figures, ses espérances, ses promesses ; c'est du Calvaire que procède le Testament nouveau, avec son héritage de lumières, de grâces et d'éternelles félicités. Là tout l'ordre surnaturel prend son origine ou trouve sa consommation : l'Évangile y est en abrégé ; les sacrements y puisent leur vertu, la prière son efficacité, les bonnes œuvres leurs mérites pour le salut, et l'Église tout entière la vie divine qui doit animer chacun de ses membres ici-bas et dans le monde à venir. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne craignait pas de réduire tout son enseignement au mystère de la croix, quand il écrivait aux Corinthiens : « Je n'ai pas prétendu savoir autre

chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (1).

Il n'est donc pas, Nos Très Chers Frères, de vérité plus digne d'occuper notre esprit que le dogme de la rédemption. Assurément, toute la vie chrétienne est remplie de ces grands souvenirs qui se mêlent plus ou moins à chacun de nos actes. C'est ainsi que le signe de la croix, par où vous débutez dans vos prières, est de nature à vous rappeler tout le long du jour la passion du Sauveur. A plus forte raison le saint sacrifice de la Messe est-il propre à vous remettre en mémoire les souffrances de l'Homme-Dieu, puisqu'il représente et continue, bien que d'une manière non sanglante, le sacrifice de la croix. Mais les différentes scènes de ce drame douloureux ne devaient-elles pas servir d'objet à une dévotion spéciale? N'entraient-elles pas dans les convenances comme dans les besoins de la piété chrétienne, que la voie des souffrances parcourue par le Fils de Dieu devînt l'occasion de toute une

(1) I^{re} aux Cor. II, 2.

série de prières et d'exercices appropriés aux circonstances d'un supplice où le genre humain bénit et vénère la cause de son salut ? Toujours attentive à honorer le divin Rédempteur dans ce témoignage inestimable d'un amour sans bornes, l'Église a pensé qu'il y avait là une place tout indiquée pour une pratique éminemment utile au bien des âmes. C'est dans ce but qu'elle a permis de représenter sur les murs de nos temples, dans une suite de tableaux, l'histoire de la Passion, et qu'elle a enrichi des indulgences les plus précieuses le touchant exercice du chemin de la Croix. Nous voudrions que cette dévotion, excellente parmi toutes, pût devenir générale dans toutes les églises et chapelles publiques de notre diocèse, parce que nous en attendons les meilleurs fruits pour la piété des fidèles. Et quel temps pourrait être mieux choisi pour l'expression de nos désirs, que cette sainte quarantaine pendant laquelle la croix de Jésus-Christ va reparaître au milieu de nous avec ses grands exemples et ses salutaires enseignements ?

I

Lorsque, le vendredi 14 juillet de l'an 1099, vers trois heures de l'après-midi, Godefroi de Bouillon, à la tête des croisés, entra dans Jérusalem conquise sur les Sarrasins, le premier mouvement de son âme fut de se tourner vers la voie douloureuse qu'avait suivie le Sauveur du monde. Alors on vit le pieux guerrier et, avec lui, ses nobles compagnons, déposer leurs armes et, les pieds nus, la tête découverte, tenant en mains des cierges allumés, symboles de leur foi, gravir les flancs de la colline où s'était accomplie la rédemption du genre humain. A chaque station, dit l'historien de cette grande scène, ils s'arrêtaient, baisant avec dévotion et arrosant de leurs larmes ces lieux sanctifiés par les pas de l'adorable victime : *pavimenta imbre lacrymarum inundabant*. Le cœur de ces hommes vaillants se brisait d'émotion à la pensée que, dix siècles auparavant, le Fils de Dieu avait parcouru ce chemin de la souffrance, chargé du pesant fardeau de la croix. Pénétrés d'une vive contri-

tion de leurs fautes, ils entrecoupaient de sanglots les hymnes et les cantiques sacrés : *cum hymnis et canticis psallentes, compunctionis lacrymas emittebant*. Puis, arrivés auprès du Saint-Sépulcre, on les vit se prosterner la face contre terre, et toute l'armée avec eux. C'était la France, ou, pour mieux dire, la chrétienté tout entière, qui, en ce jour mémorable, faisait le chemin de la Croix, accomplissant ainsi, dans l'élite de ses fils, le pèlerinage des lieux saints (1).

Ne croyez pas, toutefois, Nos Très Chers Frères, que cette solennelle manifestation de la foi des croisés ait été la première origine des pieux exercices que nous venons vous recommander. Prise en elle-même et dans ses principaux traits, la dévotion du chemin de la Croix remonte jusqu'aux premiers temps du christianisme. Comment les lieux témoins de la passion du Sauveur ne seraient-ils pas devenus pour ses disciples l'objet d'une vénération toute particulière ? Ne nous sentons-nous pas portés,

(1) *Gesta Francorum Hierusalem expugnantium*, tome III des historiens occidentaux des croisades, p. 515, 869. — Guillaume de Tyr, livre VIII, ch. 1.

par un mouvement naturel de notre cœur, à revoir par intervalle et à visiter l'endroit où nous avons recueilli les dernières paroles de ceux que nous aimions, compati à leurs souffrances et pleuré leur perte ? Qu'est-ce qui nous attire le plus, dans les jours qui suivent nos grands deuils, sinon la tombe où sont allées s'ensevelir nos meilleures affections ? Et quelle tombe que le sépulcre d'un Homme-Dieu ! Quel amour maternel pourrait égaler celui de la Vierge-Mère ? Quelle amitié surpassera jamais en profondeur et en tendresse celle de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine ? Les inductions les plus légitimes de la piété chrétienne viennent s'accorder ici avec les touchants souvenirs d'une antique tradition. Oui, n'en doutons pas un instant, c'est en compagnie du disciple bien-aimé, des saintes femmes associées à ses tristesses dans les scènes du Calvaire, que Marie a dû reprendre plus d'une fois, en s'arrêtant aux endroits marqués par d'inoubliables incidents, la voie qui conduisait du Prétoire au Golgotha. Quel autre chemin aurait pu lui être plus familier durant son séjour à Jérusalem, après la mort de son divin Fils ? Elle y retrouvait, toute fraîche encore, l'empreinte

des pas de Jésus et jusqu'à la trace de son sang. Ici, elle l'avait vu défaillir sous le poids de l'instrument de son supplice ; là, elle était parvenue à le joindre en perçant à grand'peine les rangs d'une foule ennemie ; plus loin, elle l'avait reçu dans ses bras, tout sanglant et meurtri, après être restée debout au pied de la croix... Autant d'actes dans ce drame divin de la souffrance, autant de stations pour la Vierge des douleurs dans le pieux pèlerinage où elle devait nous servir de modèle. Car nous pouvons le dire en toute vérité : Marie a inauguré dans le monde une dévotion si chère à nos cœurs ; c'est à sa suite et à son exemple que les chrétiens ont appris à faire le chemin de la Croix.

Nul doute, en effet, que cette voie sacrée n'ait attiré, de préférence à tout autre lieu, les premiers fidèles encore tout remplis des souvenirs de la Passion. A la vérité, les temps étaient proches où, suivant la prédiction du Sauveur, la ville déicide allait recevoir le châtiment de son crime. Devant l'épée vengeresse de Titus et de ses Romains, les chrétiens durent quitter les saints lieux pour se retirer au-delà du Jourdain, sous la conduite de leur évêque, saint Siméon. Mais quand la colère de Dieu eut passé sur Jérusalem

et son temple, le petit troupeau des disciples du Christ revint s'établir auprès de son tombeau resté debout au milieu de tant de ruines. Malgré la persécution qui sévissait de toutes parts, trente évêques se succédèrent sans interruption sur le siège de Jérusalem, depuis saint Jacques jusqu'à saint Narcisse qui l'occupait à la fin du II^e siècle (1) ; et c'est avec raison qu'un historien peu crédule, Gibbon, a pu dire d'eux et des fidèles confiés à leurs soins, qu'ils fixèrent par une tradition non douteuse la scène de chaque événement mémorable (2). La visite au Calvaire, le long de la voie douloureuse, était tellement entrée dans leurs habitudes, que le paganisme résolut d'y mettre un terme en élevant à ses divinités impures un temple et des statues à la place même où se terminait le chemin de la Croix (3). Grande fut assurément la tristesse des

(1) Eusèbe, *Hist. Eccl.*, l. III, ch. 35 ; IV, 5 ; v, 12.

(2) Tome IV, p. 101.

(3) Ab Adriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur, existimantibus persecutionis auctoribus quod tollerent nobis fidem resurrectionis et crucis, si loca sancta per idola polluissent. (S. Jérôme, *ad Paulinum*, Ep. xiii.)

chrétiens en se voyant privés, pendant cent quatre-vingts ans, du bonheur de faire leur pèlerinage au tombeau du Sauveur indignement profané par les haines sacrilèges de l'idolâtrie; mais, quelque pénible qu'il pût être pour la piété des fidèles, l'acharnement d'Adrien et de ses successeurs contre les souvenirs de la Rédemption devait servir du moins à marquer d'une certitude irréfragable l'authenticité des lieux désignés par la dévotion des uns comme par la fureur des autres à la vénération de tous les siècles futurs.

Avec le triomphe de l'Église sous Constantin, tout allait changer de face. Le premier empereur chrétien n'avait-il pas fait graver sur son étendard le signe de la Rédemption, comme le gage de ses victoires : *in hoc signo vinces* ? Aussi sa pensée se tourna-t-elle aussitôt vers la sainte colline pour en faire disparaître les souillures du paganisme. Tandis que sa pieuse mère, sainte Hélène, méritait l'insigne faveur de retrouver la vraie croix échappée comme par miracle à la rage des impies, l'église du Saint Sépulcre sortait de dessous terre, digne par sa magnificence d'abriter sous ses murs le tombeau

du Christ. A partir de cette mémorable époque, Jérusalem, le Calvaire, la voie douloureuse redevinrent pour la piété chrétienne des lieux de grâce et de prédilection. « On accourt ici de toutes les parties du monde, écrivait saint Jérôme à Paulin ; la ville est pleine d'hommes venus de tous les points de la terre (1). Il écrivait encore à Marcella « qu'il serait trop long de dire le nombre d'évêques, de martyrs, de savants dans les divines Écritures, venus à Jérusalem dans la pensée qu'ils auraient moins de religion et moins de science, qu'il leur serait impossible de parvenir au sommet de la vertu, s'ils n'adoraient le Christ dans les lieux mêmes où le premier Évangile descendit de la Croix. « Après avoir attesté d'une manière générale que les grands et les puissants de la terre y arrivaient en foule, le saint docteur ajoutait : « Tout ce qu'il y a de noble dans les Gaules, vient ici. Le Breton à peine converti, abandonne son île et son froid soleil pour chercher ces lieux qu'il ne connaît que par la renommée et la relation des saintes Écritures. Parlerai-je des Arméniens, des

(1) *Ad Paulinum*, Ep. XLIX.

Perses, des Indiens, des Éthiopiens, de l'Égypte si fertile en monastères, du Pont, de la Cappadoce, de la Cœlé-Syrie, de la Mésopotamie et de tous les peuples de l'Orient? » Et que venaient faire à Jérusalem ces multitudes de pèlerins dont parle le solitaire de Bethléem? Verser des larmes sur le tombeau du Sauveur, couvrir de baisers le bois de la Croix et, sur le mont des Olives, s'élever en esprit vers le ciel où Notre Seigneur les avait précédés dans sa triomphale ascension : *In sepulcro Domini flere, crucis deinde lignum lambere, et in Oliveti monte cum ascendente Domino voto et animo sublevare* (1).

Le pieux mouvement qui, au témoignage de saint Jérôme, portait les chrétiens vers les lieux témoins de la passion du Sauveur, ne se ralentit pas dans les siècles suivants. Un jour — c'était le 14 septembre de l'année 629 — le chemin de la Croix se faisait à Jérusalem dans des conditions auxquelles de récents événements prêtaient un éclat inaccoutumé. Vainqueur des Perses, l'empereur Héraclius venait de reprendre sur

(1) Ep. XLIV *ad Marcellam*.

eux la vraie Croix qu'ils avaient emportée de la ville sainte : c'était le plus beau trophée de sa victoire. Alors l'on put voir l'héritier des Césars charger sur ses épaules ce glorieux fardeau et, parcourant nu-pieds toute la voie douloureuse, monter au Calvaire suivi de ses soldats et d'un peuple immense qui répondaient par leurs chants et leurs prières à ce grand acte de foi et d'humilité chrétienne. Héraclius précédait cette longue suite de souverains qui, après comme avant saint Louis, allaient d'âge en âge édifier le monde chrétien, en inclinant la majesté royale devant Celui qui règne du haut d'un bois d'ignominie devenu le trône de sa gloire : *Regnavit a ligno Deus*.

Mais il entraît dans les desseins de la divine Providence que la Terre Sainte, comme le Sauveur lui-même, restât au milieu du monde un signe de contradiction. Tour à tour aux mains des infidèles, ou redevenus pour un temps la possession des chrétiens, les lieux sanctifiés par la présence visible de l'Homme-Dieu allaient être le théâtre de luttes qui devaient se prolonger jusqu'à nos jours. Est-il besoin, Nos Très Chers Frères, de rappeler les efforts incessants des

Papes pour restituer à la chrétienté un héritage dont les Omar et les Saladin avaient fait la proie du mahométisme ? Après l'héroïque élan des croisades il était permis d'espérer que le tombeau de Jésus-Christ resterait à jamais sous la garde des preux chevaliers accourus de toutes parts pour la délivrance des saints lieux. Triste résultat des déchirements amenés par le schisme grec et par le protestantisme ! Six siècles se sont écoulés depuis que nos comtes d'Anjou, les Foulques et les Baudouin déployaient les qualités de leur vaillante race sur le trône de Jérusalem, et, grâce aux rivalités des princes chrétiens, le Saint Sépulcre, le Calvaire, les monuments de la Rédemption sont encore au pouvoir des successeurs de Mahomet. Il nous paraît impossible que le monde chrétien consente pour toujours à subir une humiliation aussi profonde et qu'il n'arrive pas un moment où de telles étrangetés feront place à un ordre de choses indiqué par les plus hautes convenances non moins que par le respect de la foi religieuse.

Quoi qu'il en soit de nos espérances et de nos désirs, c'est à partir de la chute de Constantinople, tombée aux mains des Turcs en 1453, que

l'on a pu répéter avec le prophète : *viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem* : « les voies de Sion pleurent parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités (1). » Comment les pèlerinages en Terre Sainte auraient-ils pu ne pas devenir plus rares et plus difficiles devant la cruauté des ennemis les plus acharnés de la Croix ? Et d'ailleurs quel moyen pour le grand nombre des fidèles, d'entreprendre de lointains voyages et de traverser les mers, pour aller méditer sur la passion de Jésus-Christ aux lieux mêmes qui en ont été le théâtre ? C'est alors que la foi et la piété chrétiennes, toujours inépuisables dans leurs conceptions, surent trouver de quoi remédier au malheur des temps, par une dévotion qui, de proche en proche, allait s'étendre au monde entier. Représenter le grand œuvre accompli sur le Golgotha, transformer en autant de Calvaires les collines qui s'y prêtaient le mieux, y reproduire les stations de la voie sacrée, de manière à permettre aux fidèles de parcourir en quelque sorte le chemin de la souffrance suivi par le Sauveur ; et, plus tard,

(1) *Lamentations de Jérémie*, I, 4.

étendre aux églises mêmes, et jusqu'aux simples chapelles, l'histoire figurative des scènes de la Passion, soit en les faisant revivre sur la toile, soit en les gravant sur la pierre, de telle sorte que, sans sortir de l'enceinte des sanctuaires, il devienne facile de contempler successivement tous les actes de ce grand drame, sinon avec autant d'émotion, du moins avec les mêmes avantages spirituels que si l'on avait le bonheur de visiter les saints lieux : telle est la pensée qui a donné naissance aux pieux exercices connus et pratiqués depuis lors sous le nom de chemin de la Croix.

C'est à l'ordre de saint François d'Assise, nous sommes heureux de le constater, Nos Très Chers Frères, que revient l'honneur d'avoir contribué davantage à étendre et à propager une dévotion si éminemment salutaire. Pèlerin de la Terre Sainte au début de sa mission, le patriarche séraphique n'avait-il pas mérité de recevoir les stigmates du divin Crucifié le jour même où l'Église célèbre la fête de l'exaltation de la Croix ? En héritant de sa ferveur pour le culte de Jésus souffrant, ses enfants spirituels étaient tout indiqués pour tracer aux fidèles la voie du Cal-

vaire, eux à qui l'Église a confié, depuis tant de siècles, la garde du saint sépulcre. Aussi s'appliquèrent-ils avec un zèle infatigable à multiplier les chemins de Croix dans toutes les contrées de l'Europe. On en vit s'élever plus de cinq cents par les soins de saint Léonard de Port-Maurice, ce grand Franciscain qui mériterait d'être appelé l'apôtre par excellence d'une si touchante dévotion. Depuis les stations érigées dans l'amphithéâtre de Flavien, à Rome, jusqu'à celles, non moins célèbres, que le peuple de Paris aimait à visiter sur le Mont-Valérien, aux portes mêmes de la capitale, il n'y eut bientôt plus de ville ni de simple paroisse où la voie du Calvaire, reproduite sur le modèle de la cité de David, ne devînt pour les fidèles un lieu de prières et un sujet d'édification. Tant il est vrai que les scènes de la Passion, représentées dans leur émouvante simplicité, parlent au cœur des chrétiens avec une éloquence à laquelle ne saurait atteindre aucun autre enseignement !

Faut-il s'étonner, dès lors, Nos Très Chers Frères, que ce saint exercice ait été de la part des souverains Pontifes l'objet des recommandations les plus vives et des faveurs les plus signa-

lées ? Après avoir encouragé depuis tant de siècles la visite des saints lieux, en y attachant d'amples indulgences, pouvaient-ils hésiter à enrichir des mêmes privilèges une dévotion devenue si utile par suite d'événements à jamais déplorables pour le monde chrétien ? Ces insignes privilèges, Innocent XI et Innocent XII les confèrent à toute la famille des religieux et des religieuses de Saint-François-d'Assise. Benoît XIII les étend à tous les fidèles qui feront le chemin de la Croix dans une église dépendant de cet ordre. Clément XII et Benoît XIV accordent aux Frères mineurs la faculté d'ériger les stations dans toutes les églises paroissiales, sans avoir égard à la distance des lieux, et même dans les chapelles dépendantes des paroisses, afin que tous les fidèles puissent profiter d'un si grand avantage. Pie VI n'en excepte pas les chapelles domestiques, ni même les moindres oratoires, pour mettre à la portée d'un plus grand nombre de chrétiens les grâces spirituelles attachées à cette sainte pratique. Enfin, malades, infirmes, tous ceux qu'un obstacle légitime empêche de faire le chemin de la Croix, pourront, eux aussi, participer à un tel bienfait :

grâce à la condescendance paternelle de Clément XIV et de Pie IX, un crucifix spécialement béni à cet effet leur tiendra lieu des saintes stations. Il serait difficile d'indiquer une dévotion que les Papes se soient plu à favoriser davantage et à propager avec plus de zèle dans l'univers chrétien.

Et pourquoi, Nos Très Chers Frères, ce soin extrême des chefs de l'Église, des évêques, des ordres religieux, à faire revivre en tous lieux les souvenirs de la Passion ? Ah ! c'est que, suivant les paroles du pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, « dans la croix est le salut ; dans la croix est la vie ; dans la croix, la protection contre les ennemis ; dans la croix, l'infusion des célestes délices ; dans la croix, la force d'âme ; dans la croix, la joie de l'esprit ; dans la croix, le résumé de la vertu ; dans la croix, la perfection de la sainteté » : *in cruce virtutis summa, in cruce perfectio sanctitatis* (1).

(1) L. II, ch. 12, *de regia via sanctæ crucis*.

II

Les quatorze stations du chemin de la Croix sont autant de pages d'un livre déployé aux yeux du monde pour l'instruction et la consolation des âmes : livre à la fois sublime et populaire, aussi propre à exercer les méditations du génie qu'il est accessible aux intelligences les plus simples et les plus communes ; livre écrit dans toutes les langues de la terre, ou, pour mieux dire, dans une seule, mais qui est universellement comprise, la langue du cœur ; livre où les actes tiennent lieu des paroles, mille fois plus expressifs que ne sauraient l'être les plus merveilleux discours ; livre imprimé sur la chair d'un Homme-Dieu, d'où chacun de ses caractères se détache avec un relief incomparable ; livre que le Fils de Dieu a écrit de son sang, pour en mieux graver les leçons dans la mémoire des hommes ; livre qui est en même temps le poème de l'amour divin et la révélation la plus effrayante de la malice humaine ; livre unique

par le don qu'il ne partage au même degré avec aucun autre, d'adoucir les souffrances, d'inspirer tous les sacrifices, d'apaiser toutes les haines, et de ne s'ouvrir devant aucune âme sans la rendre meilleure, moins faible contre l'adversité, plus constante et plus ferme dans les combats du devoir et de la vertu.

Tolle et lege, prenez et lisez : ce mot de la grâce, qui décida de la conversion de saint Augustin, s'applique tout particulièrement à un livre où se trouvent résumés, avec les obligations de la vie chrétienne, tous les motifs que nous avons de croire, d'espérer et d'aimer. Oui, Nos Très Chers Frères, prenez en mains ce livre où tout est lumière, force et vie ; suivez avec attention et ferveur le chemin de la croix, et, à chaque pas que vous ferez dans cette voie royale de la souffrance, vous sentirez croître et s'augmenter en vous la foi et la divine charité.

Jésus-Christ injustement condamné à mort par Pilate vous fera comprendre tout ce qu'il peut y avoir de cruel et d'inique dans les jugements des hommes, du moment qu'ils cessent d'avoir la loi de Dieu pour principe et pour règle. Quelle force dans ce sublime exemple et quelle source

de consolations pour tous ceux que la médisance et la calomnie poursuivent et accablent de leurs traits ! Qui pourrait se plaindre d'être en butte à la haine et à la vengeance, en voyant que la sainteté idéale n'a pu préserver le Juste par excellence de la fureur des méchants ? Sans parler des martyrs de la primitive Église, ne comprenez-vous pas ce que la scène du Prétoire a dû inspirer de courage et de résignation à toutes ces nobles victimes dont l'histoire ne prononce les noms qu'avec attendrissement, depuis Jeanne d'Arc expirant au milieu des flammes le nom de Jésus sur les lèvres, jusqu'à Charles I^{er} d'Angleterre et à Louis XVI tombant sous les coups d'une multitude en délire ? Et, s'il est rare de voir les hommes soumis à d'aussi grandes épreuves, s'il ne s'agit pour la plupart d'entre eux ni de persécutions à souffrir ni de supplices à endurer, la vie humaine est ainsi faite que les afflictions et les contrariétés ne manquent jamais d'y trouver place. Quelque paisible et sereine que puisse être notre existence ici-bas, le monde aura toujours assez d'injustices pour excercer notre patience, ses critiques assez de malignité, ses procédés assez de violence ou d'indélicatesse. Grande

leçon que le chemin de la Croix nous donne dès le premier pas, pour nous apprendre à préférer aux vaines opinions des hommes le témoignage de notre conscience, en attendant le jugement suprême de Dieu !

Jésus-Christ chargé du fardeau de la croix vous enseignera que nous avons tous notre croix à porter, que cette croix est toujours prête et qu'elle nous attend partout : *Crux semper parata est, et ubique te expectat* (1). Car la loi de la souffrance est écrite sur le berceau du monde. Dieu la promulgua le jour où le premier homme entraîna dans sa chute toute sa descendance. Depuis ce moment-là, un joug dur pèse sur les enfants d'Adam : *Jugum grave super filios Adam* (2). Tous, nous participons à l'expiation comme à la faute ; et, quelque effort que nous fassions pour échapper à la souffrance, nous ne parvenons jamais à l'éviter entièrement : *non potes effugere, ubicumque cucurreris* (3). Quand elle s'éloigne de notre corps, elle se

(1) *De Imitatione Christi*, lib. III, cap. 12.

(2) *Eccli.* XL, 1.

(3) *De Imit. Christi*, *ibid.*

réfugie dans l'âme pour remplacer la douleur physique par les peines morales ; et, à défaut de causes intérieures qui l'entretiennent, nous trouvons au dehors des occasions qui la font naître, dans les accidents de la vie et dans les vicissitudes de ce monde : *Aut enim in corpore dolorem senties, aut in anima spiritus tribulationem sustinebis* (1). Telle est la destinée de l'homme sur la terre : il n'est pas de vie humaine où la souffrance n'ait eu son jour ou son heure. Ce qui importe, c'est de l'accepter des mains de Dieu avec une soumission filiale, pour avoir part à la gloire comme à la peine : *Et si socius fueris pœnæ, socius eris et gloriæ* (2).

Jésus-Christ tombant à trois reprises sous le poids de l'instrument du supplice vous avertira de l'infirmité de notre nature si sujette à défaillir sur le chemin de la vie, où les blessures de l'âme viennent s'ajouter aux souffrances du corps, pour entraîner tout l'homme dans des chutes multipliées. Car vous n'oublierez pas, Nos Très Chers Frères, en suivant le chemin de la Croix, qu'ici

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

chaque détail renferme une leçon morale, et que l'histoire du genre humain se résume tout entière dans ce drame unique dont le sens intime dépasse infiniment la simple apparence du fait extérieur et sensible. Le Fils de Dieu succombe sous le fardeau de nos péchés qu'il a pris sur lui pour les racheter, bien plus que sous la croix qui pèse sur ses divines épaules ; et les trois chutes, qui se succèdent sur la voie douloureuse, répondent aux défaillances de l'humanité tombée sous le joug de la triple concupiscence dont parle l'apôtre saint Jean, l'orgueil, la convoitise et la sensualité. Mystérieuse expiation, aussi propre à nous pénétrer du sentiment de notre faiblesse qu'à ranimer notre confiance ! Car si le Sauveur nous apprend à ne jamais présumer de nos forces, il nous enseigne en même temps qu'avec le secours de Dieu nous pouvons toujours nous relever de nos chutes, raffermir nos pas chancelants et reprendre avec courage le chemin qui doit nous conduire au terme de nos épreuves et de nos tribulations.

Jésus-Christ rencontrant sa très sainte Mère sur la voie des souffrances vous rappellera que Marie a été établie de Dieu le salut des infirmes

et la consolatrice des affligés, qu'il sera doux pour nous de recueillir le bienfait de cette assistance maternelle au milieu de nos peines et surtout à l'heure de notre mort. Nul doute, en effet, Nos Très Chers Frères, que dans cet abandon universel, éclatant mais triste témoignage de la lâcheté et de l'ingratitude des hommes, la vue et la compassion de la sainte Vierge n'aient été pour l'adorable victime un adoucissement suprême au plus amer des tourments. Là, du moins, dans la foule des accusateurs et des bourreaux et faisant contraste avec l'indifférence et la haine, il y avait un regard plein de tendresse, des yeux baignés de larmes, un cœur percé du glaive de la douleur..... Ainsi Dieu a-t-il voulu que la plus pure et la plus sainte des affections humaines ne fût pas absente de cette grande scène, afin d'indiquer tout ce qu'il y a pour l'homme de force et de consolation dans ces sentiments de famille qui, prenant racine au plus profond de son être, le suivent du berceau à la tombe, le soutenant dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, pour ajouter à ses joies ou pour diminuer ses peines et ne le laissant jamais sans un rayon d'espérance, alors même qu'il serait délaissé du

monde entier. A toutes ses leçons, le chemin de la Croix ajoute celle-ci, d'une si grande élévation morale : en nous montrant la passion du Fils devenue la compassion de la Mère, il associe dans l'ordre de la grâce et de la rédemption ce qu'il y a de plus étroitement uni dans la nature et dans la société humaine.

Jésus-Christ aidé par Simon de Cyrène à porter sa croix vous enseignera que nous devons tous nous entr'aider sur le chemin de la vie, nous soutenir mutuellement, nous fortifier les uns les autres par la parole et par l'exemple, par un échange fraternel de services et de bienfaits. C'est la loi fondamentale du christianisme : *alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* (1). Loin de nous cet égoïsme inhumain qui consiste à ne s'occuper que de soi, sans s'inquiéter d'autrui ; car il est écrit : *Unicuique mandavit Deus de proximo suo* : « Dieu ordonne à chacun de s'intéresser à son prochain (2) ». Membres d'une même famille, d'une même cité, d'un même État, d'une même Église,

(1) *Épître aux Galates*, VI, 2.

(2) *Eccl.* XVII, 12.

la loi de l'assistance réciproque s'impose à nous, et cette loi n'a d'autres limites que celles de l'humanité. Ainsi se forment et se resserrent les liens qui doivent nous unir comme autant de frères, et il n'est pas de sacrifice auquel nous ayons le droit de nous dérober, du moment qu'il est en notre pouvoir d'alléger pour nos semblables le poids de la souffrance et du malheur. Car nous ne formons tous qu'un seul corps dans le Christ qui en est la tête (1) ; et c'est la croix même du Sauveur que nous soulevons de nos mains, en aidant nos frères à porter la leur.

Jésus-Christ imprimant sa sainte face sur le suaire que lui tend la pieuse Véronique vous rappellera que nous devons tous reproduire en nous-mêmes la sainteté de Dieu à l'image de qui nous avons été créés. Heureuse femme qui, en retour de cet acte de foi et de charité, reçoit l'empreinte des traits du Sauveur sur le voile qu'elle lui présente pour essuyer son visage couvert de poussière, de sueur et de sang ! Elle aura pour récompense de sa courageuse piété l'insigne faveur de déployer ce voile aux yeux

(1) *Ephes.*, IV, 15 ; *Rom.* XII, 15.

du monde entier, d'offrir à l'adoration des hommes cette face auguste qui fait le ravissement des anges et des esprits bienheureux ; cette face où la majesté divine resplendit à travers les opprobres de la Passion, et que nous sommes tous appelés à essuyer à notre tour en réparant les outrages de l'impiété par la prière, par la louange et par l'adoration. Œuvre de réparation méritoire entre toutes, touchante dévotion qui s'est ranimée de nos jours, à quelques pas du tombeau de saint Martin, sous les auspices d'un fidèle serviteur de Dieu, et qui est bien faite pour graver dans notre cœur l'image d'un Dieu souffrant, comme d'ailleurs elle nous prépare merveilleusement à contempler un jour l'incomparable beauté de cette sainte face devenue toute rayonnante de lumière et de gloire.

Jesus-Christ consolant les femmes de Jérusalem et oubliant ses propres souffrances pour déplorer les malheurs futurs de son ingrate patrie vous apprendra que nous devons compter pour peu de chose nos épreuves personnelles, en regard des calamités qui peuvent fondre sur tout un pays. Grande leçon de patriotisme que le Sauveur se plaît à nous donner, au moment le

plus douloureux de sa vie ! Et que de motifs n'avons-nous pas de nous en pénétrer à l'époque où nous vivons : époque de défaillance où il y aurait tout lieu de craindre qu'à l'exemple de la nation autrefois choisie de Dieu, la France, devenue infidèle à sa mission de défenseur et d'apôtre de la foi, ne subît une destinée semblable ; époque de luttes et de divisions intérieures , où, comme dans Jérusalem déchirée par les factions, vis-à-vis même de l'étranger, les partis ne savent plus faire trêve à leurs rivalités et à leurs compétitions. Notre génération a vu ces jours de deuil et d'humiliation, où, réduits à nous voiler la face devant d'épouvantables désastres, nous pouvions, suivant la parole du Christ, « dire aux montagnes : tombez sur nous ; et aux collines : couvrez-nous (1). » Puissions-nous ne plus revoir des temps pareils et profiter de si terribles avertissements, pour écarter de ceux qui viendront après nous les maux dont nos fautes auraient été la cause : *Nolite flere super me, sed super vos ipsos flete, et super filios vestros* (2).

(1) S. Luc, XXIII, 30.

(2) *Ibid.* 28.

Jésus-Christ mis à nu et dépouillé de ses vêtements par les soldats du Prétoire reportera votre pensée vers ces déshérités de la fortune avec lesquels il s'était identifié, quand il disait : « J'étais nu et vous m'avez couvert ; car ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (1). » S'il est, en effet, une vertu que l'exercice du chemin de la Croix doive entretenir et fortifier en nous, c'est bien la charité, et la charité dans ce qu'elle a de plus facile, les œuvres de miséricorde corporelle. Sans doute, Nos Très Chers Frères, ces œuvres se sont multipliées sous toutes les formes ; elles embrassent aujourd'hui tous les âges de la vie, depuis l'enfant bercé dans sa crèche par la fille de la charité jusqu'au vieillard secouru et servi par la petite sœur des pauvres. Et cependant que de misères ne reste-t-il pas à soulager ! Que d'infortunes laissées sans remède et sans consolation ! Et, d'autre part, que de richesses mal employées ! Que de biens dissipés en pure perte ! Que de ressources enlevées aux besoins des malheureux par un luxe immodéré et de frivoles

(1) S. Mathieu, XXV, 36 et 40.

plaisirs ! Ah ! si l'image de l'adorable victime du Calvaire était souvent présente à notre esprit, si nous nous appliquions davantage à pénétrer le sens mystérieux de cet absolu dénuement auquel nous la voyons réduite, nous rapporterions de la voie douloureuse un plus grand amour pour les pauvres, avec une intelligence plus profonde de cette divine parole : « J'étais nu, et vous m'avez couvert : *Nudus eram, et cooperuistis me; quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis mihi fecistis.*

Jésus-Christ attaché à la croix vous placera en face de ce mystère insondable d'iniquité, d'une part, de justice et d'amour de l'autre. Pour peu que vous cherchiez à le pénétrer, Nos Très Chers Frères, vous y trouverez la vraie connaissance de Dieu, la plus haute révélation de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté. Car tout est là sur ce bois suspendu depuis dix-huit siècles entre le ciel et la terre : la divinité et l'humanité. La divinité ! ses grandeurs, ses abaissements, ses tendresses. L'humanité ! ses malheurs, ses espérances, ses gloires. La divinité ! son courroux et son pardon. L'humanité ! ses fautes et ses souffrances. La divinité ! ses

œuvres et ses droits. L'humanité ! ses devoirs et ses mérites, ses réprouvés et ses élus, son passé et son avenir. Tout cela est écrit dans ce livre qui est le vrai livre des prédestinés, livre unique dont chaque trait est une lumière, chaque ligne une révélation, chaque page une vision de Dieu et de l'éternité.

Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut du monde vous fera entendre ses dernières paroles, *novissima verba*, paroles qui devront vous suivre tout le long de la vie comme une lumière, une force et une consolation. Vous l'écouteriez implorant la miséricorde divine sur ses bourreaux et, dans leur personne, sur l'humanité entière : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (1) ; » ranimant la confiance des pécheurs par le pardon qu'il accorde au plus coupable d'entre eux : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis (2) » ; consolant par son exemple tous les malheureux et tous les délaissés de ce monde, en poussant vers son Père ce cri suprême de

(1) S. Luc, XXIII, 34.

(2) *Ibid.* 43.

détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (1) ? » confiant à sa sainte Mère toute la famille humaine représentée par saint Jean : « Femme, voilà votre fils (2) ; » exprimant la soif des âmes qui le dévore, en même temps qu'il expie par un cruel supplice les ardeurs criminelles de l'ambition, de la cupidité et des faux plaisirs : « *sitio*, j'ai soif (3) ; » annonçant au monde l'accomplissement de toutes les promesses et de toutes les prophéties de l'Ancien Testament par ce mot le plus profond qui ait retenti dans l'histoire : « tout est consommé (4) ; » et terminant par cet abandon filial, dernière effusion du cœur humain en face de la mort : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains (5). » Quel sublime enseignement, quel thème inépuisable à nos méditations dans ces sept paroles auxquelles l'agonie d'un Homme-Dieu vient prêter tant de grandeur et de solennité !

Jésus-Christ descendu de la croix et remis aux

(1) S. Mathieu, XXVIII, 46.

(2) S. Jean, XIX, 26.

(3) *Ibid.* 28.

(4) *Ibid.* 30.

(5) S. Luc, XXIII, 46.

soins pieux de Marie et de quelques fidèles disciples vous rappellera combien la dépouille mortelle du chrétien, consacrée par son union avec l'âme temple vivant du Saint-Esprit, mérite, elle aussi d'honneur et de respect. Ah ! sans doute, il n'y avait pas d'aromates assez précieux pour embaumer dignement ce corps dont le Verbe de Dieu avait fait son sanctuaire ; et l'on comprend que rien n'ait dû tenir plus à cœur aux saints personnages venus en aide pour ce charitable office à celle que nous invoquons sous le nom de Notre-Dame de Pitié. Mais la grâce sanctifiante, cette communication surnaturelle de la vie divine, ne fait-elle pas de tous les chrétiens autant de membres du Christ : *membra de membro* ? (1) Et dès lors comment Dieu ne nous ferait-il pas un devoir d'honorer religieusement cette chair qui, selon le beau langage de Tertullien, est « l'œuvre de ses mains, l'objet de son industrie, l'enveloppe de son souffle, la reine de sa création, l'héritière de sa libéralité, la prêtresse de sa religion, le soldat de sa foi, la sœur du Christ » : *manuum suarum*

(1) 1^{re} aux Cor., XVI, 27.

operam, ingenii sui curam, afflatus sui vaginam, molitionis suæ reginam, liberalitatis suæ hæredem, religionis suæ sacerdotem, testimonii sui militem, Christi sui sororem? (1) Plus que jamais, Nos Très Chers Frères, nous devons nous pénétrer de ces grandes pensées de la foi, à une époque où l'impiété s'acharne à profaner la dépouille mortelle de l'homme, en écartant d'elle la religion qui, seule, peut égaler les honneurs funèbres à la dignité du chrétien.

Enfin, Jésus-Christ enseveli dans le sépulcre du Calvaire vous enseignera qu'ici-bas toute destinée humaine finit au tombeau et que l'arrêt fatal porté dès l'origine contre la race d'Adam devra recevoir jusqu'au bout son exécution. Mais, si nous sommes tous appelés à payer cette dette que saint Paul appelle la solde du péché, *stipendium peccati mors* (2), la dernière station du chemin de la Croix nous fait entrevoir également dans la résurrection de Jésus-Christ le principe et le gage de notre exaltation future. Grâce à

(1) *De resurrectione carnis*, IX.

(2) Épître aux Romains, VI, 23.

notre union avec le divin Crucifié, nous emporterons dans la tombe la semence de la gloire et c'est du Golgotha que nous arrive, comme une réponse éclatante au dernier cri de la souffrance, cette promesse de l'éternelle félicité. Fils du premier homme formé de la terre, *de terra terrenus*, nous retournerons à la terre comme lui ; frères du deuxième homme venu du ciel, *de cælo cælestis*, nous monterons au ciel avec lui (1). Notre corps, membre vivant de Jésus-Christ, sera semé dans la faiblesse, mais il se relèvera dans la force : *seminatur in infirmitate, surget in virtute*. Il sera semé dans l'ignominie, mais il germera pour la gloire : *seminatur in ignobilitate, surget in gloria*. Il sera semé dans la corruption, mais il ressuscitera incorruptible : *seminatur in corruptione, surget in incorruptione*. Il sera semé dans la terre corps animal, mais il en sortira corps spirituel : *seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* (2). Voilà ce qu'opérera cette semence de vie divine déposée dans notre

(1) I^{re} aux Cor., XV, 47.

(2) *Ibid.*, 42.

être par la grâce du Rédempteur : elle fera surgir la force de la faiblesse, la gloire de l'ignominie ; elle fera germer la vie au sein de la mort et elle rendra féconde jusqu'à la poussière du tombeau. Puis, un jour, après cette lente germination de la gloire, debout sur ces milliers de tombes que le péché lui avait creusées, l'humanité, affranchie par le sacrifice du Calvaire, pourra, comme le divin Ressuscité, porter à la mort ce défi du triomphe : « O mort où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? Toute ta puissance s'est évanouie, elle a été absorbée dans la victoire : *absorpta est mors in victoria* (1).

Que vous semble, Nos Très Chers Frères ? N'avons-nous pas eu raison de dire que les quatorze stations du chemin de la Croix sont un résumé incomparable des obligations de la vie chrétienne ? Où trouver ailleurs et sous une forme plus saisissante que dans ce pieux exercice tout l'ensemble de la doctrine évangélique ? Comment ne pas se sentir plus de force et de courage dans l'accomplissement du devoir

(1) *Ibid.*, 54.

en parcourant cette voie du sacrifice où le Sauveur a laissé à chaque pas la marque ineffaçable d'une constance et d'une résignation surhumaines ? Quelles épreuves pourraient nous paraître dures et pénibles à la vue d'un tel enchaînement de supplices et d'opprobres ? Est-il une lutte devant laquelle reculerait notre faiblesse, une passion que nous trouverions trop difficile à vaincre, après avoir repassé en esprit tout ce que Jésus-Christ a dû souffrir pour expier nos fautes ? Placez donc cette grande dévotion au premier rang de celles qui vous sont les plus chères. Aimez à faire le chemin de la Croix, soit en votre particulier, soit en prenant part à l'office public de vos paroisses. A chaque station, entrez dans les sentiments de foi, de piété, de componction salutaire, qu'inspirent si vivement, les uns après les autres, tous les actes du drame divin de la Passion. Tout païen qu'il était, le Centurion, témoin de cette grande scène, ne s'écriait-il pas avec l'accent d'une âme sincère et qui ne résiste pas à la vérité : « Vraiment celui-là était le Fils de Dieu ? (1) » Et le peuple de Jérusalem

(1) S. Matth. XXVII, 54.

salement, resté jusque-là si indifférent et si lâche, ne descendait-il pas du Calvaire en se frappant la poitrine : *Percutientes pectora sua revertentur* (1) ? Ainsi sentirez-vous s'accroître et se fortifier en vous l'amour de Dieu, la charité envers vos frères, le renoncement à vous-mêmes, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, l'horreur du péché, la contrition de vos fautes et l'espérance d'une vie future, terme et couronnement de la vie présente ; car c'est par la souffrance que le Christ est entré dans la gloire, et le chemin de la Croix est aussi le chemin du bonheur et de l'immortalité.

(1) S. Luc, LXIII, 48.
